

Der Text der Predigten ist jedoch allein aus den Handschriften gewonnen worden. Damit ist zum ersten Male eine zuverlässige Grundlage für die philologische Untersuchung dieser Predigten hergestellt worden.

Wenn auch über die Person des Verfassers bisher keine unumstößliche Gewißheit erreicht worden ist – obwohl Quodvultdeus mit großer Wahrscheinlichkeit in Frage kommt – so handelt es sich in jedem Fall um einen Afrikaner der Generation nach Augustin. Und deshalb verdienen die in dem vorliegenden Band vereinigten Schriften, die Augustin mit Ehrfurcht erwähnen, alle Aufmerksamkeit als Zeugen für die Geschichte des Augustinismus. Insbesondere müßte ihre Gnadenlehre untersucht werden. Sie bringt zwar gelegentlich augustinische Formeln, scheint sich aber in der Auslegung von Rm. 5, 12 von Augustin zu entfernen. In quo omnes peccaverunt wird nicht verstanden als „in Adam“ sündigten alle, sondern in dem Sinne, wie es auch die Pelagianer taten: „weil alle sündigten“ ging die Strafe Adams auf alle Menschen über (Liber promissionum I, 5, 7 S. 16, 9–13). Die Schärfen der augustinischen Prädestinationslehre werden durchweg umgangen.

Es wäre zu wünschen, daß die Ausgabe R. Brauns zu weiteren Studien über diese Texte anregte.

Mainz

Rudolf Lorenz

Roberta C. Chesnut: *Three Monophysite Christologies.*

Severus of Antioch, Philoxenus of Mabbug and Jacob of Sarug (= Oxford Theological Monographs). Oxford (University Press) 1976. VIII, 158, Ln., £ 6,75.

La querelle christologique, objet direct des crises qui aux V^e et VI^e s. agitèrent l'Orient, engendra une littérature abondante. Les oeuvres hostiles à Chalcédoine se sont en grande partie conservées en syriaque; beaucoup sont maintenant étudiées, ou même éditées; les historiens, dégagés de la polémique, y ont reconnu une formulation originale de l'héritage biblique et patristique. R. C. Chesnut entend aller plus loin, et distinguer dans la tradition monophysite différents courants, en tenant compte, non seulement des oeuvres de polémique, mais des homélies, des traités spirituels, de la poésie liturgique. Elle a choisi de comparer trois évêques contemporains, dont l'activité se situe surtout de 500 à 520; la chronologie eût peut-être conseillé de présenter Sévère en dernier lieu, mais il est le théologien le plus connu et le plus rigoureux, le plus autorisé aussi en tant que patriarche et chef de parti. Il pense et écrit en lettré grec, son oeuvre n'est syriaque que par les traductions qui l'ont conservée. Philoxène et Jacques ont été formés à l'école de Nisibe, mais le premier a lu beaucoup de grec et discute vigoureusement les thèses byzantines, tandis que Jacques est un poète, tout nourri de tradition orientale; beaucoup moins combatif que ses deux collègues, il n'accède à l'épiscopat que très tard, au moment précisément où ceux-ci sont en exil.

L'A. n'hésite pas à utiliser des textes syriaques non traduits, mais elle se limite aux textes édités; ses prédécesseurs, J. Lebon, R. Draguet, A. de Halleux, élargissaient considérablement leur information en remontant aux sources manuscrites, mais leur exposé s'en trouvait compliqué, ils avaient à résoudre quantité de problèmes littéraires, et devaient citer abondamment. Sans négliger certes l'analyse des formules christologiques, le présent travail entend dégager les diverses conceptions de la connaissance religieuse qui caractérisent chacune des christologies étudiées, dans leur communion aux thèses essentielles. L'idée est excellente, quoique l'on ne puisse arriver à reconstruire des synthèses consciemment structurées par des principes propres. Plus que Chesnut ne le soupçonne, la cohérence des trois systèmes a dû évoluer en fonction des fronts où successivement combattaient les docteurs. Après avoir commencé par combattre rudement, sur sa gauche, le patriarche Flavien d'Antioche, qui hésitait à rejeter Chalcédoine, Philoxène eut à réfréner les extrémistes de son propre parti arrivé au pouvoir. Sévère, lui, eut sur ses vieux jours à se retourner contre Julien d'Halicarnasse et la doctrine de l'incorruptibilité du corps du Christ; Philoxène n'était plus sur la scène au moment de cette controverse, mais il se trouve parfois assez proche des thèses de Julien, et il n'eût pas été sans intérêt, pour bien

comprendre Sévère et Philoxène, d'évoquer cette quatrième christologie monophysite, particulièrement radicale et cohérente. Outre ces changements de front, nos docteurs ont chance de manquer d'une cohérence parfaite, du fait des traditions patristiques, déjà élaborées et diversifiées, dont ils tirent abondamment parti. Sévère est un patrologue chevronné, qui dispose magistralement de l'oeuvre d'Athanase, des Cappadociens, de Cyrille, pour ne rien dire des faux apollinaristes. Son exposé est très marqué par ces sources, et à chaque page des analyses de Chesnut on est porté à expliquer ses formules par tel ou tel ancêtre spirituel, plus que par un système rigoureux et personnel.

La présentation comparative des trois christologies amène à observer combien une même inspiration, touchant des esprits divers, joue de façon nuancée. Le même Évangile se laisse discerner aussi bien chez Sévère que chez Philoxène. Le premier retient, en particulier, les trois étapes de la *theoria*: contemplation physique, noétique, trinitaire (p. 38-44). C'est une invitation au progrès spirituel, mais l'étape immédiatement présentée reste fort rationnelle. Philoxène, lui, retient surtout l'expérience de la purification du coeur, condition et mesure de la connaissance de Dieu; ainsi, à travers Évangile, c'est aux traditions origénistes les plus éprouvées et les plus largement reçues qu'il se rattache. D'un autre côté, Philoxène et Jacques ont été marqués l'un et l'autre par Ephrem, dès leur formation à l'école de Nisibe. Le premier le manifeste surtout dans sa doctrine de Dieu, un Dieu inaccessible aux discussions, et dans son anthropologie; le second, dans sa présentation des étapes de la rédemption, du Paradis au Shéol et au retour dans la Patrie, les thèmes que Chesnut considère, avec suspicion, comme mythologie gnostique.

La position des trois docteurs par rapport au dogme de Chalcédoine avait déjà été attentivement étudiée. Ce que la présente étude comporte de neuf, c'est un aperçu de la largeur du courant monophysite. En accueillant et traduisant l'oeuvre de Sévère, après celle de tant de Pères grecs antérieurs, la Syrie acceptait sans réticences les élaborations doctrinales de l'hellénisme chrétien. Mais une telle disponibilité à l'égard des formules de la nature et des hypostases, avec leur métaphysique et leurs distinctions, n'exigeait point l'élimination des traditions ou de la sensibilité religieuse locale. Les historiens risquent, soit d'oublier ce pluralisme, soit de durcir les oppositions.

En parcourant l'ouvrage, on est amené à se poser quelques questions. J'hésiterais à suivre Chesnut lorsqu'elle rapproche homélies ou lettres de Sévère de la *Hiérarchie céleste* ou des *Noms divins* du Pseudo-Denys (p. 42), et je songerais plutôt à des sources communes, moins techniques. A propos de l'homélie LXXIV du même (p. 50), la femme guérie par les Apôtres à la porte du temple résulte d'un malentendu; Sévère parle bien, avec Actes 3, 2, d'un boiteux, quoiqu'il voie en cet homme la figure de l'Église. Plus loin (p. 51-54), Chesnut oppose l'optimisme de Sévère à l'égard du corps, au spiritualisme d'Origène; entre les deux auteurs, il y a des nuances, mais le résumé d'Origène a quelque chose de caricatural. Quant à Philoxène, il est exact de rappeler qu'il voit dans la divinité l'état naturel du Christ, mais parler de l'incarnation comme un "miracle" (p. 57-62) est traduire un peu trop platement son vocabulaire, il s'agirait plutôt d'un phénomène "merveilleux", dû à la philanthropie divine. L'anthropologie du même auteur, en particulier la façon dont il parle de l'âme, me semble présenter une alternance de conceptions platoniciennes, empruntées aux Pères grecs, et de langage moins dualiste marqué par la mentalité syriaque et appuyé sur la Bible; ce second élément étant beaucoup plus notable lorsque le discours s'écarte de la spéculation pour rejoindre des traditions d'ascèse et de spiritualité. Ce sont des nuances que l'on voudrait voir souligner, sans trop de souci de faire entrer les textes dans une synthèse. Il y aurait ensuite beaucoup de bien à dire des exposés sur la Foi et sur l'Esprit (p. 87-97), et aussi sur la Loi (p. 97-102), en dépit d'un peu de confusion ici entre la "justice" propre à ceux qui n'accèdent pas à la "perfection", et la loi mosaïque. Le moins connu des trois docteurs, Jacques de Saroug, est aussi celui qui est présenté le plus rapidement (p. 113-141) et le plus sévèrement, de façon fort inattendue. En conclusion (p. 141), sa doctrine est

renvoyée comme "unsatisfactory". Sa condamnation radicale de la connaissance naturelle de Dieu entraînerait une gnose "overmythological". Bien pis, l'humanité du Christ serait pour lui "merely modal" parce que, d'après Phil. 2, 7, il parle de "revêtir le schéma du serviteur". Les autres emplois de ce mot *schéma* n'autorisent pas, me semble-t-il (p. 124-125), à dénier le caractère pleinement évangélique et humain de sa conception du Christ, à moins de récuser comme gnose une bonne partie du christianisme oriental ancien. En conclusion, il est pour le moins paradoxal de noter que c'est à bon droit que Jacques a été rejeté à la fois par les Sévériens et par les Chalcédoniens, alors qu'en fait son héritage littéraire a été adopté avec enthousiasme par les différentes liturgies syriaques, et que de son vivant seuls les monophysites extrêmes l'ont poursuivi de leurs soupçons. Des trois docteurs ici confrontés, c'est lui qui représente le plus candidement la tradition éphrémienne, les autres étant témoins d'une plus forte tension dogmatique et d'emprunt plus soutenu aux discussions des grecs.

Rom

Jean Gribomont

Mittelalter

D. Verhelst (Hrsg.): *Adso Dervensis. De ortu et tempore Antichristi. Necnon et tractatus qui ab eo dependunt* (= *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis XLV*), Turnholti (Brepols) 1976. IX, 185 S., geb.

So spärlich die gesicherten Fakten über das Leben des Adso von Montier-en-Der auch sind, zweifellos gehört der um 920 geborene zu den einflußreichsten Persönlichkeiten des 10. Jahrhunderts. Diese Rolle fällt ihm zu nicht wegen seiner Bedeutung für die Verbreitung des Reformmönchtums noch als Hagiograph. Sie liegt vielmehr in seinem Traktat über den Antichrist begründet, den er im Auftrag der westfränkischen Königin Gerberga, Gemahlin König Ludwigs IV., verfaßte. Auch wenn sich die Forschung längst über die grundlegende Bedeutung Adsos für die Ausformung der eschatologischen Anschauungen des Mittelalters im klaren war, so stand bis jetzt keine zufriedenstellende Edition seines Traktates über den Antichrist zur Verfügung. Denn trotz der weiten Verbreitung seiner kleinen Schrift trug diese nicht zum Ruhme seines gelehrten Verfassers bei. Da von den Kopisten bald Prolog und Epilog weggelassen wurden, geriet sein Name in Vergessenheit. Das von ihm zusammengestellte Material wurde nun anonym weitergegeben oder unter die Werke anderer Schriftsteller eingereiht. Da die Ausgabe bei Migne (Bd. 40, 1886) nicht befriedigte, erfolgte die erste kritische Ausgabe 1898 durch Ernst Sackur, der Adsos Antichrist-Traktat zusammen mit dem Pseudo-Methodius und der Tiburtinischen Sibylle in einer Edition vereinigte. Schon Carl Erdmann hat jedoch in dieser Zeitschrift (Bd. 51, 1932) darauf hingewiesen, daß viel mehr Handschriften existieren als jene, die Sackur für seine Ausgabe verwertete. Grund genug also, die recht unübersichtliche Überlieferung durch Sichtung aller Handschriften zu klären.

Verhelst hat sich für seine neue Ausgabe dieser mühevollen Aufgabe unterzogen und 171 Handschriften erfaßt. Primäre Zielsetzung war die Rekonstruktion des Originaltextes, den er in jenen 14 Hs. am sichersten repräsentiert sah, die Prolog und Epilog Ados enthalten, ferner in 9 weiteren Hs., die dem Original sehr nahe stehen. Auf der Grundlage von MS. Lat. 5390 der Bibl. Nat. von Paris edierte er die *Epistola Adsonis ad Gerbergam reginam de ortu et tempore Antichristi* (20-30).

Fast noch schwieriger war es, die Typenvielfalt zu ordnen, in der das Werk Adso in 141 weiteren Hs. des 11.-14. Jhs. weitergegeben wurde. Eine anonyme Überlieferung liegt vor in der *Descriptio cuiusdam sapientis* (43-59). Dann trug ein gewisser Alboin dazu bei, daß Adsos Name weiterhin vergessen blieb. Er widmete den Traktat Adsos dem Kölner Erzbischof Herbert (999-1021) unter dem Titel *De Antichristo quomodo nasci debeat* (68-78). Wie sehr Alboin dieses Werk schätzte, geht ferner aus der Tatsache hervor, daß er es seinem Werk *De virtutibus et vitiis*